

## Mise en scène de l'Histoire : un siècle de fleurons glorieux (1837-1937)

Raymond Pagé

Number 4, Spring 1988

Aspects du théâtre québécois au dix-neuvième siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041048ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041048ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société d'histoire du théâtre du Québec

### ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

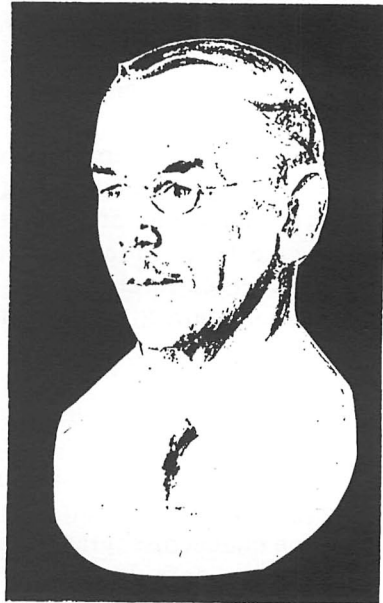
### Cite this article

Pagé, R. (1988). Mise en scène de l'Histoire : un siècle de fleurons glorieux (1837-1937). *L'Annuaire théâtral*, (4), 10–46. <https://doi.org/10.7202/041048ar>

10 / L'ANNUAIRE THÉÂTRAL



Moïse-Joseph Marsile, c.s.v.  
(1846-1933)



Louis Guyon  
(1853-1933)



Sir Adolphe-Basile Routhier  
(1839-1920)

**Raymond Pagé**

**Mise en scène de l'Histoire:  
un siècle de fleurons glorieux  
(1837-1937)**

**QUE** doivent Michel Tremblay, Jean Barbeau ou Marie Laberge à Sir Adolphe-Basile Routhier ou J.-Eugène Corriveau? Peu, sans doute. Le rapprochement même fait sourire... ou inquiète. Car le théâtre québécois, au début du vingtième siècle, poursuit péniblement une nidation amorcée au cours des décennies antérieures. La maîtrise du genre n'y est pas encore. Mais un sillon se creuse, où germera une tradition: le discours didactique. Les dramaturges issus des années 60 y auront recours pour faire l'histoire et créer un futur. Éducateurs et chefs de file qui ouvrent notre vingtième siècle s'en nourrissent pour écrire une histoire et fonder l'avenir sur le passé. À la suite de Corneille, de Racine et de... Gérin-Lajoie, ils sont fascinés par la tragédie. Il en résultera des tentatives dramatiques de mettre en scène nos gloires nationales.

Parmi celles-ci, Dollard, Montcalm et Lévis occupent une place d'honneur. Ils surgissent des travaux des historiens pour envahir l'imaginaire politique, social et culturel. Mesurant leur valeur et leur courage à l'aune de la mort, ils appellent les Canadiens français au dépassement et à l'héroïsme. C'est au début du vingtième siècle, au moment où les ouvrages historiques accentuent leur rayonnement, que le théâtre va concentrer son attention sur les bâtisseurs du pays. Les productions les plus consistantes, qui résistent le moins à l'analyse, articulent leur démonstration autour de Montcalm et de Lévis. *Lévis ou Abandon de la Nouvelle-France* (1902) de Moïse-Joseph Marsile<sup>1</sup>, *Mont-*

---

<sup>1</sup> Moïse-Joseph Marsile, *Lévis ou Abandon de la Nouvelle-France*, Montréal, C.-O. Beauchemin et Fils, 1902, VI-148 p.

*calm* (1907) de Louis Guyon<sup>2</sup> ainsi que *Montcalm et Lévis* (1918) d'Adolphe-Basile Routhier<sup>3</sup> s'attachent plus particulièrement aux deux soldats français, utilisant souvent l'un pour mettre en lumière les vertus de l'autre. Deux autres pièces, sans organiser l'action autour de ce couple héroïque, esquissent tout de même quelques traits du marquis: *la Prise de Québec par les Anglais en 1759* (1901) d'Octave Hardy dit Châtillon<sup>4</sup> et *le Secret des Plaines d'Abraham* (1909) de J.-Eugène Corriveau<sup>5</sup>.

Ces productions dramatiques s'inspirent des ouvrages historiques qui circulaient à l'époque, certaines directement<sup>6</sup> et d'autres de façon plus large. Est-il possible précisément de mesurer l'influence des historiens sur ces auteurs de théâtre? Ici nous pensons moins aux événements qu'à l'image des personnes qui les provoquent. En somme quelle est la marge de liberté du héros dramatique par rapport à son modèle historique? L'intérêt de la question naît du fait que ces figures héroïques, avant d'être les personnages d'un récit, sont les porteurs d'une intention patriotique.

Le poète, le romancier, le peintre, le musicien, le sculpteur n'apportent pas seulement au monde un certain contingent de jouissances esthétiques, ils évoquent dans le passé les gloires de la race à laquelle ils appartiennent, ils ressuscitent ses héros et les imposent à l'admiration du monde [...]<sup>7</sup>

---

<sup>2</sup> Louis Guyon, *Montcalm*, Montréal, Imprimerie Mercantile, [1907], 27 p.

<sup>3</sup> Adolphe-Basile Routhier, *Montcalm et Lévis*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1918, 173 p.

<sup>4</sup> Octave Hardy dit Châtillon, *la Prise de Québec par les Anglais en 1759*, Montréal, C.-O. Beauchemin et Fils, 1901, 103 p.

<sup>5</sup> J.-Eugène Corriveau, *le Secret des Plaines d'Abraham*, Imprimerie «la Libre Parole», 1909, 120 p.

<sup>6</sup> *La Prise de Québec* emprunte au *Grand Vaincu. Dernière campagne du marquis de Montcalm au Canada* d'Henri Cauvain. *Montcalm et Lévis* puise dans *Montcalm et Lévis* de H.-R. Casgrain et *le Marquis de Montcalm* de Thomas Chapais.

<sup>7</sup> Edmond de Nevers [pseudonyme d'Edmond Boisvert], *l'Avenir du peuple canadien-français*, Paris, Henri Jouve, 1896, p. 246.

Ces «gloires» véhiculent donc des valeurs, ou du moins elles le devraient. La règle est aussi appliquée à l'histoire, discipline dont le rôle est d'éveiller la fierté patriotique et de «dégager des leçons morales» en propageant le culte des grands hommes, ces «professeurs d'énergie<sup>8</sup>».

De telles considérations ouvrent une perspective sur la formation, en ce début de siècle, d'un imaginaire collectif par le biais d'un pouvoir culturel. La question se pose donc de savoir si le théâtre, dans cette entreprise, agit comme instance autonome ou s'il n'est qu'un simple relais de l'histoire. Ici se dessine un vaste champ de recherche. Dans une tentative de déblayer quelque peu le terrain, nous avons ratissé les ouvrages afin de cerner les traits qui sont présentés, par l'historien lui-même, comme caractérisations psychologiques du héros national. Et c'est avec ces éléments que nous avons tissé la grille d'analyse des pièces de théâtre. Il en est résulté un discours «psychologisant», qui offre au moins l'intérêt de défier les mandements de la critique canonique!

## 1. LÉVIS

### A. Les historiens

C'est avec un plaisir évident que les historiens narrent les exploits de Lévis. Celui-ci draine les éloges de la très grande majorité d'entre eux. Ils le saisissent à la fine pointe du combat alors qu'il affronte la mitraille sans frémir<sup>9</sup>. Montcalm y sera aussi, animé par la fougue et l'intrépide piaffante. Mais Lévis trouve sa profonde originalité dans un

---

<sup>8</sup> Ph. Perrier, «l'éducation patriotique», *la Revue canadienne*, vol. 2, n° 10, octobre 1908, pp. 350-357.

<sup>9</sup> Henri-Raymond Casgrain, *Montcalm et Lévis*, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers et frère, 1891, t. 2, pp. 350, 351, 353; Francis Parkman, *Montcalm and Wolfe*, Boston, Little, Brown and Company, 1884, II, pp. 110, 347; Thomas Chapais, *le Marquis de Montcalm*, Québec, J.-P. Garneau, 1911, pp. 427, 608.

mélange harmonieux de rationalité, de fermeté et de souplesse qui donne à ses actions un caractère de concentration et de puissance tranquille. Il séduit par l'équilibre de sa personnalité.

C'est Henri-Raymond Casgrain qui s'attarde sur le caractère rationnel du comportement de Lévis. Ce dernier représentait, dit-il, «la sagesse de l'armée<sup>10</sup>». Les qualificatifs affluent: calme<sup>11</sup>, froid<sup>12</sup>, impassible<sup>13</sup>, impartial<sup>14</sup>. À la suite de Garneau<sup>15</sup> et avant Thomas Chapais<sup>16</sup>, il insiste sur le sang-froid extraordinaire manifesté par le chevalier tout au long de sa carrière militaire et notamment au cours de la Guerre de Sept ans<sup>17</sup>. Selon lui, le plan de campagne élaboré par Lévis en vue de la bataille de Sainte-Foy a emporté l'adhésion de Vaudreuil grâce à sa clarté<sup>18</sup>. Il appuie ainsi la remarque de Parkman:

Some there were who in secret called the schema «Levis' folly»; yet it was perfectly rational, well conceived, and conducted with vigor and skill<sup>19</sup>.

La sagesse sereine du soldat doit donc beaucoup à son intelligence lucide. Les historiens le répètent: il avait le coup d'oeil juste<sup>20</sup>. Il n'est pas l'homme des folles aventures ou des insurrections ratées.

<sup>10</sup> H.-R. Casgrain, *op. cit.*, t. 2, p. 142.

<sup>11</sup> *Ibid.*, t. 1, pp. 35, 414, 419.

<sup>12</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 37.

<sup>13</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 43.

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 37.

<sup>15</sup> François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882, t. II, p. 345.

<sup>16</sup> T. Chapais, *op. cit.*, p. 608.

<sup>17</sup> H.-R. Casgrain, *op. cit.*, t. 1, pp. 32-33, 414; t. 2, pp. 246, 424-425.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. 2, pp. 324-325.

<sup>19</sup> «Certains, dans l'intimité, qualifiaient le plan de Lévis de folie; il était pourtant tout à fait rationnel, bien conçu et mené avec énergie et habileté» (F. Parkman, *op. cit.*, II, p. 341).

<sup>20</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, pp. 345-346; H.-R. Casgrain, *op. cit.*, t. 2, p. 245; T. Chapais, *op. cit.*, p. 101.

L'équilibre de ce caractère repose sur deux pôles: souplesse et fermeté. Il oscille avec prudence de l'un à l'autre. Il apparaît donc comme un compagnon affable, plein de tact et de délicatesse<sup>21</sup>. Il pourra ainsi servir de lien entre Vaudreuil et Montcalm<sup>22</sup>. Sa nature sociable déborde d'ailleurs le cadre de son activité militaire. Et nous voici tout à coup en présence d'un galant chevalier. Ici les historiens se font moins loquaces. Parkman et Chapais glissent tout de même quelques mots sur les occupations mondaines de Lévis au cours des longues soirées d'hiver en Canada<sup>23</sup>.

En regard de ces témoignages, le commentaire de Michel Bibaud apparaît plutôt négatif «[...] le chevalier de Lévis, d'une sévérité peu ordinaire, d'un zèle quelquefois outré, dut emporter *au moins* l'estime» des Canadiens<sup>24</sup>. Ce jugement est confirmé par Garneau qui parle de la fermeté de Lévis envers ses soldats et de la rigidité de sa discipline militaire<sup>25</sup>. Ferland ajoute même qu'après avoir pris le commandement au lendemain de la mort de Montcalm, il aurait voulu mettre à mort tous les Canadiens qui avaient quitté l'armée<sup>26</sup>. Un incident, survenu pendant l'hiver 1758 et raconté en détails par plusieurs historiens, nous permet toutefois de nuancer le tableau.

Une disette avait obligé les responsables à réduire la ration des soldats et à leur distribuer de la viande de cheval. À Montréal, une mutinerie succéda aux murmures. Lévis fut chargé de rétablir l'ordre. Il commença par user de son autorité, puis écouta avec attention les plaintes des soldats, leur expliqua la situation et réussit à les convaincre

---

<sup>21</sup> H. Casgrain, *op. cit.*, t. 2, p. 187.

<sup>22</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, I, p. 466; II, p. 378.

<sup>23</sup> F. Parkman, *op. cit.*, I, p. 457; II, p. 9; T. Chapais, *op. cit.*, pp. 354-355.

<sup>24</sup> Michel Bibaud, *Histoire du Canada*, Montréal, John Jones, 1837, p. 367.

C'est nous qui soulignons.

<sup>25</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, pp. 345, 378.

<sup>26</sup> J.-B.-A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada. Seconde partie: 1663-1759*, Québec, Augustin Côté, 1865, pp. 589-590.

du bien-fondé de la décision<sup>27</sup>. Parkman note qu'il dénoua la crise grâce à ce mélange d'autorité et de tact bien caractéristiques de son comportement habituel<sup>28</sup>.

Dans la conduite de la guerre, la souplesse de Lévis devient de l'habileté et sa fermeté de la détermination. À ce sujet, les témoignages des historiens se recourent les uns les autres. Les descriptions des batailles de Montmorency et de Sainte-Foy laissent voir en lui un admirable stratège, alerte, capable de réagir rapidement devant l'évolution de la situation. Il n'est donc pas buté mais tenace, déterminé et courageux. Félix Martin corrige Bibaud et Garneau en écrivant qu'il avait dû gagner non seulement l'estime mais aussi l'amour des soldats<sup>29</sup>. La façon dont il conduit les préparatifs visant à reprendre Québec illustre son courage, son énergie et sa hardiesse. Tous les historiens nous le décrivent en pleine activité jusqu'à son éclatante victoire de Sainte-Foy.

Les espoirs soulevés par ce dernier coup d'éclat s'éteignent rapidement à l'arrivée des vaisseaux anglais. Mais Lévis ne lâche pas: tenace, opiniâtre<sup>30</sup>, indomptable<sup>31</sup>, «il était décidé à lutter jusqu'à la dernière extrémité<sup>32</sup>». Garneau reproduit le texte d'une lettre qu'il écrivit au ministre le 14 juillet 1760. Après avoir décrit la situation lamentable du pays, le général français ajoute:

---

<sup>27</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, pp. 274-275; Félix Martin, *De Montcalm en Canada ou les Dernières Années de la colonie française*, Paris, P.-M. Laroche, Leipzig, L.-A. Kitler, et Tournai, H. Casterman, 1867, pp. 112-113; T. Chapais, *op. cit.*, p. 364.

<sup>28</sup> F. Parkman, *op. cit.*, II, p. 110.

<sup>29</sup> F. Martin, *op. cit.*, p. 222.

<sup>30</sup> Charles de Bonnechose, *Montcalm et le Canada français*, Paris, Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1877, p. 159.

<sup>31</sup> H.-R. Casgrain, *op. cit.*, t. 2, p. 371.

<sup>32</sup> F. Martin, *op. cit.*, p. 229.



## MISE EN SCÈNE DE L'HISTOIRE / 17

Pourtant assurez le roi que je mettrai en usage tous les moyens de faire tout ce qu'il sera possible pour la gloire de ses armes et lui conserver cette colonie<sup>33</sup>.

De telles citations présentent Lévis comme un être exceptionnel qui échappe à l'écroulement de son époque. Garneau, Martin et Casgrain ne manquent pas de décrire le geste farouche du chevalier brisant son épée<sup>34</sup>, sortie dramatique d'un homme d'honneur qui refuse de se soumettre à des arrêts qui lui sont étrangers.

Nous croyons d'ailleurs résumer l'opinion générale en rappelant cet éloge de Garneau:

Sa conduite au Canada, surtout après la mort de Montcalm, nous donne l'idée la plus avantageuse de ses talents militaires. Sa présence au combat semblait assurer le succès. On gagna toutes les batailles où il assista [...]<sup>35</sup>.

Intelligence, courage, autorité, habileté: le chevalier de Lévis possédait les qualités propres à lui assurer la confiance de l'armée et de la population. Il représentait la sécurité. Sa détermination et sa force de caractère sont propres à enflammer le courage d'un peuple qui rumine sa défaite et lutte avec acharnement pour sa survivance. Mais Lévis offre en même temps le modèle d'un homme équilibré, maître de lui, et d'un chef avisé, sûr de ses moyens. Dernier représentant du grand Siècle en cette Nouvelle-France abandonnée, il est présenté comme le héros qui ne se rend pas. Avec lui, l'histoire prend tout naturellement un caractère d'exemplarité.

---

<sup>33</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, p. 372.

<sup>34</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, p. 372; F. Martin, *op. cit.*, p. 232; H.-R. Casgrain, *op. cit.*, t. 2, p. 405.

<sup>35</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, p. 377.

## B. Les auteurs dramatiques

Lévis se présente donc aux moralistes et nationalistes de l'époque comme un héros taillé d'avance pour le théâtre: chevalier rappelant les «gestes» épiques et incarnant l'image d'un idéal fondé sur la raison, le devoir, l'honneur, l'élégance et l'équilibre du caractère, il refuse la fatalité et le désespoir. Mais contre toute attente, ceux qui s'essaient à l'écriture dramatique entre 1837 et 1937 n'ont pas su ou voulu exploiter le personnage. Nous n'avons en effet retracé que trois pièces dont l'action est inspirée par les coups d'éclat du chevalier: *Lévis ou abandon de la Nouvelle-France* de Marsile, *Montcalm* de Guyon ainsi que *Montcalm et Lévis* de Routhier. La première et la dernière lui consacrent tout de même une attention suffisante pour que le personnage donne prise à l'analyse. Celle-ci demeure toutefois plus limitée que nous l'aurions espéré et Guyon ne peut en l'occurrence être considéré comme un adjuvant important à la démonstration.

Laissons Lévis se présenter lui-même:

[...] Traverser les mers, parcourir les forêts vierges, sillonner les grands lacs et les fleuves, guerroyer l'été, s'amuser l'hiver; c'est une vie que j'aimerai<sup>36</sup>.

Ce portrait peint par Routhier nous déconcerte un peu. Nous avons de la difficulté à retrouver, dans cet aventurier affichant un curieux mélange de coureur de bois et de mondain, le héros de Casgrain réputé pour son goût de la discipline<sup>37</sup>. Lévis joue à la guerre. Il s'amuse, tant sur les champs de bataille<sup>38</sup> que dans les salons de Québec.

Routhier continue de nous étonner en insistant sur l'amour du divertissement qui anime le brillant chevalier. Le juge moraliste glisse ici sur une pente à laquelle il ne nous avait pas habitués. Quel exemple à

---

<sup>36</sup> A.-B. Routhier, *op. cit.*, p. 11.

<sup>37</sup> La pièce de Routhier est pourtant écrite sous l'inspiration de Casgrain. Cf. note 6.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 58.

donner que ce héros qui court de bal en bal, festoie, joue, plaisante sur ses services auprès des dames et, surtout danse<sup>39</sup>. Il nous fait l'effet d'un joyeux luron, impression que Guyon se charge à son tour de transcrire sans ambiguïté:

Le chevalier se porte à ravir et s'amuse ferme. Le jour, il donne des leçons d'équitation à la sémillante Mme Pénisseault, et le soir, il étudie l'iroquois [...]. Non, on n'a pas idée d'un pareil diable<sup>40</sup>.

Mais dès que le chevalier quitte les salons du château pour rentrer dans ses fonctions d'autorité, le sourire séducteur s'efface. L'émeute de Montréal, disent les historiens, avait été calmée grâce à l'habileté à la fois ferme et souple de Lévis<sup>41</sup>? Guyon préfère retenir les arguments de force: «[...] Montréal a eu sa petite émeute. Il s'en est manqué de peu que M. de Lévis fasse passer les plus turbulents par les armes<sup>42</sup>». Nous assistons en l'occurrence à une manifestation de cette rigidité à laquelle faisait allusion F.-X. Garneau<sup>43</sup>. Lévis y apparaît d'autant plus dur que nul autre texte ne vient compenser l'impression laissée par ces quelques paroles. Le commentaire prend l'allure d'un jugement définitif.

Il existe donc un Lévis plus sérieux, plus «présentable». Routhier, fidèle ici à Casgrain, nous le décrit comme le soutien de Montcalm<sup>44</sup>. Marsile met en lumière son audace, son courage, sa détermination. Le personnage de l'histoire pénètre sur la scène, pratiquement intact dans sa qualité de soldat. Les attitudes célébrées par les historiens s'y retrouvent. Le Roi refuse de venir en aide à la colonie? Lévis boira «le calice jusqu'à la lie<sup>45</sup>». Après la victoire de Sainte-Foy, l'arrivée de la flotte anglaise ne brise pas sa ténacité. Il «espère contre toute

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>40</sup> L. Guyon, *op. cit.*, p. 17.

<sup>41</sup> Voir plus haut, pp. 15-16.

<sup>42</sup> L. Guyon, *op. cit.*, p. 17.

<sup>43</sup> Voir plus haut, pp. 15-16.

<sup>44</sup> A.-B. Routhier, *op. cit.*, pp. 61, 63.

<sup>45</sup> M.-J. Marsile, *op. cit.*, p. 56.

espérance<sup>46</sup>», refusant avec indignation l'idée de capitulation<sup>47</sup>. Routhier et Marsile s'entendent sur un point essentiel: Lévis demeure le héros qui ne se rend pas<sup>48</sup>.

Mais il devra se rendre à l'évidence: on ne passe pas impunément de l'histoire au théâtre. Le périple sera ici particulièrement douloureux. Car le Lévis de Routhier et de Marsile, ce preux qui s'anime devant la perspective d'affronter le danger, ce galant qui s'ébroue aux bras des Célimène du château Saint-Louis ou fulmine contre les soldats indisciplinés, trouve sa cohérence dans une vive sensibilité. Chez Routhier, l'épanchement du coeur conserve tout de même une certaine sobriété. L'affectivité et l'imagination gardent la mesure. Elles confirment leur élan dans l'équilibre de l'éloquence classique:

[...] Oui, j'aime beaucoup votre pays, et c'est en vous que je l'aime. Vous incarnez pour moi la Nouvelle-France. Quand je parle à elle, je pense à vous, quand on me parle de vous, je me souviens d'elle. Dans la fumée des combats que je livre pour elle, c'est votre image qui m'apparaît, et qui me sourit. Dans mes rêves de bonheur et de gloire future, c'est vous que j'entrevois comme récompense et ma couronne [...]<sup>49</sup>.

Ce martèlement de l'exaltation amoureuse et de la ferveur patriotique montre tout simplement que le Lévis de Routhier mène sa déclaration à Giselle au rythme de la charge au tambour! C'est un soldat classique. Mais lorsqu'il se sentira envahi par l'amour, déconcerté par la puissance de cette attaque, le sang-froid proverbial du chevalier cédera la place à des sentiments nouveaux.

Il entre alors en contact avec l'affliction et la peur de souffrir. Sa passion le rend vulnérable. Il est près de se rendre, le sent et recule:

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 134; A -B. Routhier, *op. cit.*, pp. 135-136.

<sup>49</sup> A.-B. Routhier, *op. cit.*, p. 24.

Ah, c'est que je crois à la vérité du proverbe oriental: «Semez l'amour, et vous récolterez des larmes». Sans doute ces larmes sont douces d'abord, mais c'est comme notre vin du midi, plus il est doux, et plus il y a de lie au fond<sup>50</sup>.

Marsile va aller plus loin que Routhier, jetant son héros dans la grande crise de mélancolie romantique. Bien sûr il prend soin de dramatiser le geste de Lévis brisant son épée sur un rocher de Sainte-Hélène. Mais à ces images il ajoute une bande sonore:

Entendez-vous ce coup qui retentit dans l'air?  
Ô nuit, couvre le ciel de tes funèbres voiles!  
Fleuve, éclate en sanglots, et vous, pleurez, étoiles!  
Arbres, où l'on entend dans l'horreur de ce soir  
Gémir le vent, tordez vos bras de désespoir:  
Car ce coup, c'est le glas d'un peuple qui succombe:  
Ici, la France va mourir. Déjà sa tombe,  
Comme un abîme noir, s'entrouvre... avec nos pleurs<sup>51</sup>.

Ainsi, toujours poussée vers de nouveaux nuages, l'effusion lyrique se prolonge, emportant la sagesse rationnelle et l'impassibilité auxquelles nous avions habitués les historiens.

Ce Lévis des auteurs dramatiques apparaît donc comme un personnage moins consistant que celui des ouvrages historiques. C'est là une conséquence des efforts tentés par l'auteur pour précipiter le personnage dans un conflit cornélien<sup>52</sup>. La victoire de la raison sur le cœur magnifie le héros. Mais celui-ci oscille de la rhétorique en stances au lyrisme en transes. Emporté par un souffle de néo-romantisme, le chevalier sans peur et sans reproche cède au besoin de flatter ses

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>51</sup> M.-J. Marsile, *op. cit.*, p. 140.

<sup>52</sup> Les personnages de Routhier, dont Lévis, font d'ailleurs directement appel à Corneille dont ils émaillent leurs conversations de salon. Cf. *Montcalm et Lévis*, pp. 16-18.

sentiments et même de pleurer, à la condition bien sûr qu'il se reprenne à temps.

Voilà comment le héros exemplaire, homme exceptionnel par son statut social et ses exploits guerriers, peut prendre une apparence plus humaine et ainsi paraître plus facilement imitable aux yeux du spectateur. Mais cette mise en lumière de la personnalité individuelle amorce la destruction du caractère héroïque.

## 2. MONTCALM

### A. Les historiens

Montcalm ne jouit pas, auprès des historiens, de la même unanimité que Lévis. Son portrait accuse au contraire d'importantes variations. Félix Martin étale une admiration sans restriction. Parkman est plus nuancé. Mais ce sont les historiens canadiens-français qui se montrent les plus durs envers le marquis. Bibaud, Garneau, Ferland et Casgrain écorchent de leurs remarques sévères l'auréole du héros. Il faudra attendre la parution du livre de Thomas Chapais, en 1911, pour que l'équilibre soit rétabli.

#### a) Félix Martin

Il faut comprendre l'admiration, voire l'attachement du jésuite français pour Montcalm. Ce dernier apporte en Nouvelle-France toute la grandeur et tout l'éclat de la civilisation de son pays. Méridional impétueux, intelligent et cultivé, imbu du sens de l'honneur et du devoir, aidé par sa foi religieuse, soldat courageux et général audacieux, il arrache littéralement les victoires<sup>53</sup>. Cette vivacité lui aurait-elle coûté la défaite des Plaines d'Abraham? Martin n'ose le lui reprocher.

---

<sup>53</sup> F. Martin, *op. cit.*, pp. 20, 21, 23.

Ce chef d'armée brillant était aussi un homme bon et sensible. Martin signale faits et écrits qui démontrent la compassion du général envers ses soldats<sup>54</sup>, les «Sauvages<sup>55</sup>» et même les vaincus<sup>56</sup>. Il rappelle sa sollicitude paternelle<sup>57</sup>. Enfin il est ému par l'amertume et l'angoisse ressenties par Montcalm devant l'état lamentable de la colonie et la tristesse de sa propre situation<sup>58</sup>. En somme le Montcalm de Martin mérite tous les éloges. C'est un héros humain, fin prêt pour un théâtre didactique.

#### b) Francis Parkman

Nous retrouvons chez l'historien américain les traits du général d'armée mis en évidence par Martin: grande culture<sup>59</sup>, sens du devoir et de l'honneur<sup>60</sup>, courage, énergie indomptable et vivacité<sup>61</sup>. Le ton toutefois est différent. Le frémissement patriotique cède la place à une analyse plus détachée de son objet.

Parkman laisse tout de même paraître une réelle sympathie envers le général. Il multiplie les exemples qui font ressortir l'attachement de Montcalm envers son pays natal ainsi que son affection pour les siens. Il nous dépeint son amertume causée par le silence de la France<sup>62</sup> et sa mésentente avec Vaudreuil<sup>63</sup>. Il cite nombre d'extraits où le méridional en exil laisse paraître sa nostalgie. Celle-ci est tissée de mal du pays, de tendresse envers sa mère, ses enfants et son épouse. Parkman prend plaisir à reproduire, parmi les nombreuses lettres du marquis, les passages

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, pp. 47, 138.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>56</sup> *Ibid.*, pp. 97-99.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 138, 141-142.

<sup>59</sup> F. Parkman, *op. cit.*, I, pp. 356-357.

<sup>60</sup> *Ibid.*, I, pp. 510-512; II, pp. 179, 322.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>62</sup> *Ibid.*, II, p. 179.

<sup>63</sup> *Ibid.*, I, pp. 458-459; II, pp. 168-169.

les plus expressifs de son amour pour sa famille<sup>64</sup>. Il commente sa mort en ces termes:

Montcalm lays in his soldier's grave before the humble altar of the Ursulines, never more to see the home for which he yearned, the wife, mother, and children whom he loved, the olive-trees and chesnut-groves of his beloved Candiac<sup>65</sup>.

Ce mouvement affectif de l'historien ne l'empêche toutefois pas de signaler les points faibles du marquis. Ses activités mondaines ne lui échappent pas, quoiqu'il essaie d'expliquer ce comportement par l'obligation du général de répondre aux exigences de sa condition sociale<sup>66</sup>. Mais en ce qui concerne la vivacité, l'impétuosité et l'impatience de Montcalm, Parkman va plus loin que Martin. Il en montre les conséquences néfastes sur ses relations avec Vaudreuil<sup>67</sup> et, ce qui est plus grave, sur ses décisions en tant que général d'armée. Parkman pointe du doigt ses erreurs de jugement et ses fautes tactiques à l'aube du 13 septembre 1759: «Others say that his impetuosity overcame his better judgment; and of this charge it is hard to acquit him<sup>68</sup>».

La vivacité de Montcalm apparaît donc comme le point central de son caractère. Ce mode de comportement lui a valu des victoires. Mais il comporte aussi ses inconvénients et Parkman nous en signale quelques-uns.

<sup>64</sup> *Ibid.*, I, pp. 169, 359, 373, 453, 454; II, p. 169.

<sup>65</sup> «Montcalm repose dans son tombeau de soldat devant l'humble autel des Ursulines, sans espoir de revoir jamais le foyer pour lequel il avait poussé tant de soupirs, l'épouse, la mère et les enfants qu'il avait aimés, les oliviers et les châtaigniers de son bien-aimé Candiac» (*Ibid.*, II, p. 317).

<sup>66</sup> *Ibid.*, I, pp. 457-459; II, p. 8.

<sup>67</sup> *Ibid.*, I, p. 465; II, p. 167.

<sup>68</sup> «D'autres disent que son impétuosité l'emporta sur son jugement; et sur ce point il est difficile de l'exonérer» (*Ibid.*, II, p. 293).



c) Historiens canadiens-français

- MICHEL BIBAUD (1837)

Dans le premier tome de l'*Histoire du Canada* de Michel Bibaud, la description des expéditions militaires conduites par Montcalm nous renseigne sur l'activité débordante et sur l'énergie farouche du général. L'auteur se montrant toutefois très avare de commentaires, nous avons peine à discerner ce qu'il pense du personnage. Il ne rate quand même pas l'occasion de l'égratigner au passage en imputant entre autres à son ardeur impatiente et à son impétuosité le désastre des Plaines d'Abraham et la chute de la colonie:

La précipitation du marquis de Montcalm jointe à d'autres circonstances malheureuses, commença le désastre des Français, et celle de M. de Ramsay le compléta<sup>69</sup>.

- FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU (1845)

François-Xavier Garneau se montre très dur à l'égard du général français. Bien sûr il reconnaît les qualités de Montcalm, notamment sa bravoure au combat<sup>70</sup>. Cependant les hommages qu'il rend au héros apparaissent toujours comme des concessions. Ses éloges ne réussissent pas à dissimuler le reproche toujours prêt à jaillir. Montcalm est «rempli de feu» mais nonchalant, ici timide et là audacieux jusqu'à l'imprudence, apathique et doutant du succès de la guerre<sup>71</sup>. Le commentaire est sévère:

Doué d'une imagination ardente, il [Montcalm] était plus brillant par les avantages d'une mémoire ornée, que profond dans l'art de la guerre; il était brave, mais peu entreprenant; il

---

<sup>69</sup> M. Bibaud, *op. cit.*, p. 334.

<sup>70</sup> F.-X. Garneau, *op. cit.*, II, pp. 247, 292, 339, 340, 341, 343.

<sup>71</sup> *Ibid.*, pp. 247, 254.

négligeait la discipline des troupes et ne proposait jamais aucune entreprise importante<sup>72</sup>.

Le profil qui nous est proposé par Garneau diffère sensiblement de l'image dessinée par Martin ou même par Parkman. Montcalm porte de plus en plus le poids de son ultime défaite. Peut-il encore être récupéré comme héros exemplaire?

- JEAN-BAPTISTE-ANTOINE FERLAND (1861, 1865)

Ferland ne manifeste aucune sympathie particulière envers Montcalm. Il lui concède l'intelligence, la générosité, la douceur et l'affabilité, toutes qualités d'un bon citoyen. Mais le général? Médiocre, timide, sans autorité sur ses soldats. Le portrait dessiné par Garneau subit très peu de retouches.

- HENRI-RAYMOND CASGRAIN (1891)

Chez Casgrain, nous voyons réapparaître certains traits de caractère relevés par Martin et Parkman: ennui, nostalgie du pays natal<sup>73</sup>, profonde tendresse pour sa mère, ses enfants et son épouse «très chère<sup>74</sup>». Plus question ici d'apathie ou de manque d'autorité cependant. Casgrain note au contraire «l'activité brûlante» du marquis<sup>75</sup>, son courage dans l'accomplissement du devoir d'état<sup>76</sup>, son audace<sup>77</sup>, sa «bravoure à toute épreuve<sup>78</sup>» et son habileté «dans l'art de la guerre<sup>79</sup>».

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>73</sup> H.-R. Casgrain, *op. cit.*, t. 1, pp. 29, 79-80, 523-524; t. 2, p. 22.

<sup>74</sup> *Ibid.*, t. 1, pp. 29, 79-80, 523-524; t. 2, pp. 22, 43.

<sup>75</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 49.

<sup>76</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 47.

<sup>77</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 134.

<sup>78</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 419; t. 2, p. 425.

<sup>79</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 134; t. 2, p. 425.

L'éloge de Casgrain n'a cependant rien du dithyrambe. D'ailleurs l'historien a le goût de l'antithèse et il trouve dans ce Méridional un sujet idéal pour l'exercice de son éloquence. Montcalm était impétueux et irascible, mais bon enfant<sup>80</sup>. Il aimait la bonne compagnie, mais cela apparaît un comportement normal pour «un homme du XVIII<sup>ième</sup> siècle<sup>81</sup>».

Les véritables défauts du général: fougue impétueuse, orgueil et jalousie<sup>82</sup>. Son grand revers: la défaite des Plaines d'Abraham. Là, Casgrain charge: orgueil, jalousie, ambition, manque de sang-froid et précipitation<sup>83</sup>. Et Casgrain conclut: «Ce fut la bonne fortune de Wolfe de ne pas rencontrer Lévis sur les Plaines d'Abraham<sup>84</sup>». La valeur du chevalier confirme la faiblesse du marquis.

- THOMAS CHAPAIS (1911)

La réhabilitation de Montcalm par Thomas Chapais brise une longue tradition chez nos historiens. Ce «grand Français», dit-il, a connu les erreurs et les fautes? Il «péchait trop souvent par excès d'impatience, de vivacité, de verve caustique [...]»<sup>85</sup>? Certes, mais il n'était pas jaloux contrairement à ce qu'affirmait Casgrain. Il n'était pas non plus «hésitant, vacillant, tâtonnant», reproches formulés par Garneau et Ferland<sup>86</sup>.

Chapais réfute, s'indigne. Mais il ne se contente pas de répondre à ses prédécesseurs. Il dévoile lui-même, avec éclat, les nombreuses qualités de Montcalm. Il démontre comment ce génie militaire<sup>87</sup>, d'une

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 35.

<sup>81</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 57.

<sup>82</sup> *Ibid.*, t. 1, pp. 137-138, 342, 425-428.

<sup>83</sup> *Ibid.*, t. 2, pp. 242-249, 255, 258.

<sup>84</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 425.

<sup>85</sup> Thomas Chapais, *op. cit.*, pp. 225-226.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>87</sup> *Ibid.*, pp. 402, 462.

grande culture<sup>88</sup>, doué d'une mémoire prodigieuse<sup>89</sup>, intelligent et lucide<sup>90</sup>, maître de lui jusqu'à la circonspection<sup>91</sup> et ne badinant pas sur la discipline<sup>92</sup>, s'est assuré l'admiration de ses collègues<sup>93</sup>, des Indiens<sup>94</sup> et des Canadiens<sup>95</sup> grâce surtout à son énergie et son courage.

Une expression revient régulièrement pour décrire le mode de comportement du général: activité dévorante<sup>96</sup>. Chapais se sert de la correspondance de Montcalm de façon à mettre en lumière non seulement l'intensité de son énergie, mais également sa constance. Il révèle la force d'âme de ce chef d'armée résolu à défendre une colonie dont les ressources s'épuisaient de jour en jour<sup>97</sup>. Il nous dévoile du même coup les souffrances psychologiques du marquis et conséquemment sa sensibilité.

À la suite de Casgrain, Chapais s'émeut devant la tendresse de Montcalm envers sa famille, devant son ennui et sa nostalgie, devant l'amertume suscitée par la situation difficile de la Nouvelle-France<sup>98</sup>. Chapais va même plus loin que Casgrain en insistant sur l'angoisse du héros «durant l'hiver de 1759»:

Suivant son expression, il «voyait noir». Une ombre sinistre lui semblait planer sur lui-même et sur la cause dont il était l'héroïque champion. Je ne sais quelle prescience douloureuse torturait son coeur<sup>99</sup>.

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, pp. 25, 26, 118, 486, 488.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 491.

<sup>90</sup> *Ibid.*, pp. 228, 462.

<sup>91</sup> *Ibid.*, pp. 108-110, 114, 121, 140, 229.

<sup>92</sup> *Ibid.*, pp. 66, 102, 117, 172, 179-180.

<sup>93</sup> *Ibid.*, pp. 102, 313-314.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>95</sup> *Ibid.*, pp. 102, 142, 311, 499.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>97</sup> *Ibid.*, pp. 26, 111, 191, 225, 477, 487, 536, 666-667.

<sup>98</sup> *Ibid.*, pp. 58, 91, 177, 388, 482, 485, 488, 541.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 498.

En aucun moment ce «spleen» n'est présenté comme préjudiciable à la force de volonté du «vaillant soldat dont la noble figure reste l'une des plus attachantes et des plus glorieuses de notre histoire<sup>100</sup>». Il permet toutefois de comprendre les soirées passées dans les salons de la rue du Parloir, à Québec. Tout de même, admet Chapais, «notre admiration [...] souffre de voir l'homme du monde se plier» à ces «condescendances<sup>101</sup>», au demeurant accidentelles. Même les héros succombent à la tentation!

## B. Auteurs dramatiques

Des cinq pièces où nous avons pu puiser quelques données sur Montcalm, quatre ont paru entre 1900 et 1909: *la Prise de Québec par les Anglais en 1759* de Châtillon, *Lévis ou Abandon de la Nouvelle-France* de Marsile, *Montcalm* de Guyon et *le Secret des Plaines d'Abraham* de Corriveau. Le *Montcalm et Lévis* de Routhier sort en 1918.

Au premier abord, nous semblons donc être en face d'un tableau chronologique susceptible de nous aider à dégager les rapports entre, d'une part, les ouvrages historiques et, d'autre part, les oeuvres dramatiques qui lui sont postérieures. Chapais pourrait constituer en ce sens un point de repère intéressant, nous permettant de vérifier si le changement de perspective qu'il institue a eu ses répercussions sur la pièce de A.-B. Routhier. Cette brève analyse se poursuit donc en tenant compte de l'ordre chronologique de parution des oeuvres concernées.

### a) Châtillon, M.-J. Marsile

Ces deux auteurs nous apportent peu de renseignements. Le premier se contente de mentionner que Montcalm était admiré et aimé<sup>102</sup>. Donc il est admirable et aimable! Le second se fait légèrement plus loquace.

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 686.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>102</sup> Châtillon, *op. cit.*, pp. 10, 32, 102-103.

Il s'étonne de voir Montcalm franchir les portes du château Bigot où «les concussionnaires préparent la ruine de la Nouvelle-France<sup>103</sup>». Il prend parti pour le vainqueur de Carillon qui décide de rejeter les conseils de prudence et de jouer d'audace en précipitant l'attaque contre Wolfe sur les plaines d'Abraham<sup>104</sup>. Les dernières pensées du héros vont à sa famille, aux Canadiens, à la France et à Dieu<sup>105</sup>, preuve qu'il est un être fondamentalement moral, patriote et religieux. Il meurt comme il a vécu, en brave<sup>106</sup>. Le point de vue est donc nettement favorable au marquis.

### b) Louis Guyon

Le titre de sa pièce est trompeur. La figure de Montcalm ne nous apparaît en effet qu'à travers les entrelacs de l'intrigue et de la fresque. L'auteur réussit quand même à accentuer certains traits de son héros, notamment la bonté et l'énergie. Au moment de son départ de France, Montcalm prend le temps de s'apitoyer sur le sort d'une misérable déportée<sup>107</sup>. Il tend les bras à Philippe d'Hasrel qui vient de perdre sa mère<sup>108</sup>. Il montre de la compassion pour ses soldats et ses grenadiers en loques<sup>109</sup>. Et Guyon glisse deux allusions, sans insister toutefois, sur la nostalgie de l'homme et sa tendresse pour sa famille<sup>110</sup>.

La vivacité du Méridional est présentée comme un trait positif<sup>111</sup>. Un début d'émeute est rapidement maîtrisé grâce à l'autorité dont jouit le général sur le peuple et la confiance qu'il inspire<sup>112</sup>. S'il peut faire appel au patriotisme et au dévouement des citoyens, c'est qu'il donne lui-

---

<sup>103</sup> M.-J. Marsile, *op. cit.*, pp. 1, 3, 20-23.

<sup>104</sup> *Ibid.*, pp. 81-82.

<sup>105</sup> *Ibid.*, pp. 87-89.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>107</sup> L. Guyon, *op. cit.*, p. 7.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>110</sup> *Ibid.*, pp. 16, 18.

<sup>111</sup> *Ibid.*, pp. 7, 8.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 12.

même l'exemple du courage héroïque: «M. le Marquis de Belle-Isle, j'ose vous répondre de mon entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à mourir<sup>113</sup>». Il mourra.

**c) Eugène Corriveau**

Dans le drame de Corriveau, le tableau demeure positif quoique les péripéties prennent davantage le pas sur l'étude de caractère. Le profil de Montcalm s'y dessine encore moins nettement que dans la pièce de Guyon. La perspective de l'auteur nous est livrée en deux scènes situées dans la dernière partie du drame.

En un premier temps nous assistons à une confrontation entre Montcalm et les traîtres Bigot et Varin. Le marquis dévoile alors son caractère bouillonnant, fougueux, mais nous fournit en même temps un bon exemple de maîtrise de soi. Il réussit à limiter au mépris cinglant et à la colère froide l'explosion de son indignation<sup>114</sup>.

Nous assistons ensuite au principaux épisodes de la bataille des Plaines d'Abraham. L'auteur prend parti en faveur de Montcalm. La décision de précipiter l'attaque contre Wolfe nous est présentée comme un geste de bravoure réfléchi, nécessaire, approuvé par tous les membres de l'état-major: «[...] chasser l'Envahisseur ou mourir! [...]»<sup>115</sup>. Nous entendons par la suite quelques commentaires sur l'habileté de Montcalm au combat<sup>116</sup> ainsi que des allusions à ses souffrances psychologiques. La jeune Léa, apprenant les blessures du général, s'écrie:

[...] combien grande doit être sa souffrance! [...] se voir ainsi impuissant, blessé et éloigné du sol natal, de son manoir de Candillac [sic], de sa chère famille, de sa digne châtelaine, et de ses gentilles demoiselles dont il aime tant à parler!... Oui,

---

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>114</sup> J.-E. Corriveau, *op. cit.*, pp. 95-98.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 102.

comme ces blessures corporelles qu'il vient de recevoir si vaillamment, ne sont rien encore à côté de celles qui doivent étreindre son pauvre cœur, si brisé déjà, hélas, par toutes les odieuses persécutions dont il a été l'objet depuis son arrivée dans ce pays<sup>117</sup>.

Voilà résumée la tendresse de Montcalm pour les siens, sa nostalgie du pays natal ainsi que ses démêlés avec Vaudreuil. Doit-on ranger parmi ces odieux persécuteurs les Bibaud, Garneau et Ferland? Quoi qu'il en soit, Corriveau nous présente un héros exemplaire, susceptible de devenir un modèle pour les Canadiens français. En ce sens il est près de Félix Martin et annonce Thomas Chapais.

#### d) Adolphe-B. Routhier

Sortie des presses en 1918, *Montcalm et Lévis* de Routhier est sans contredit, parmi les pièces étudiées, celle qui nous livre les détails les plus nombreux et les plus nuancés sur le général français. L'auteur ne s'en cache pas: il s'est inspiré des ouvrages de Casgrain et Chapais<sup>118</sup>. Son héros prend l'aspect d'un amalgame ou d'une synthèse des deux perspectives.

La construction de la pièce de Routhier échappe à la banalité. Celui-ci réussit à créer des situations qui se correspondent et dont la combinatoire propose un sens aux énoncés du personnage. Pour illustrer par exemple la qualité des relations du marquis avec sa famille, il crée trois situations, fragments répartis de façon parfaitement symétrique sur l'axe de la narration. Ainsi le drame s'ouvre sur un prologue où nous assistons au départ de Montcalm. Celui-ci nous apparaît fondamentalement comme un homme à l'esprit paysan, désireux avant tout de cultiver son jardin au milieu de l'amour des siens:

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>118</sup> A.-B. Routhier, *op. cit.*, p. 168.



[...] en ce jour triste des adieux je me sens faiblir, et je préférerais finir mes jours à tes côtés sous le beau ciel de notre Provence, cultivant mes fleurs et mes vignes, relisant Plutarque, Corneille et mes vieux classiques grecs et latins, instruisant mes enfants et mes futurs petits-enfants<sup>119</sup>.

La tristesse des adieux deviendra, en Nouvelle-France, une lancinante nostalgie. Montcalm y soupire en se rappelant son « beau Candiac et les êtres aimés qu'il renferme<sup>120</sup> ». La cohérence du caractère se confirme. Le général est avant tout un père et un époux, exilé à la fois de son pays et de lui-même. D'ailleurs les mêmes images affluent en masse à l'heure de l'agonie:

Wolfe! Wolfe! attends-moi. Je veux revoir encore mon cher Candiac... Oh! la jolie petite rivière ombragée des saules pleureurs! C'est le Vistre... Adieu, mon bien-aimé Candiac... Où sont donc ma mère et Louise?...

*(au fond de la scène passent deux femmes en vêtement de deuil, et enveloppées de longs voiles).*

Les voilà... Elles sont en grand deuil... Qui est mort à Candiac? Oh! c'est Mirette, ma petite Mirette, ma Mirette bien-aimée!... Pauvre Louise! Comme elle pleure!... Mère, Louise, approchez-vous, que je vous embrasse...<sup>121</sup>

Comme il s'agit ici d'une période de délire, l'auteur peut accentuer l'effusion lyrique sans compromettre l'image de force que doit sauvegarder son héros.

Cette tendresse émue de Montcalm envers sa famille, bien signalée par plusieurs historiens, permet à Routhier d'exalter l'amour familial par le biais du procédé classique: l'introduction dans la diégèse d'un actant,

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, pp. 6-7.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 127.

personnage féminin, objet de quête du sujet-héros. Celui-ci est ainsi projeté dans le conflit traditionnel amour-devoir. La victoire de ce dernier permet de faire ressortir la force d'âme du héros d'inspiration cornélienne. Et sa souffrance ouvre la porte aux vibrations du lyrisme romantique.

Dans la scène de l'agonie, l'image de la femme bien-aimée est liée à celle de la mort. C'est là, selon Routhier, une obsession chez Montcalm<sup>122</sup>. Celle-ci est présentée comme le symptôme d'une profonde anxiété. La sensibilité de l'homme s'accroche à de «noirs pressentiments<sup>123</sup>». Elle éclate dans un cauchemar aux couleurs d'angoisse et d'insécurité<sup>124</sup>.

En fait nous retrouvons un trait connu:

Montcalm ne semble pas croire au succès de son entreprise. Il manque de confiance en lui et s'appuie sur la force morale de Lévis, son «bras droit<sup>125</sup>». Avant l'attaque de Carillon, Montcalm lui soumet son plan pour approbation<sup>126</sup>. Malheureusement le chevalier ne sera pas sur les Plaines d'Abraham le 13 septembre 1759<sup>127</sup>. Routhier n'accable pas Montcalm toutefois. Il impute plutôt la défaite à la désorganisation générale de la colonie et de l'armée. Le général attire plutôt la pitié que la colère. L'image du héros est sauvée<sup>128</sup>. Mais elle frôle le mélodrame.

Routhier cependant ne passe pas sous silence le goût du plaisir qui animait le marquis. Nous voyons celui-ci participer aux festivités chez le gouverneur où sa culture et sa galanterie lui attirent les faveurs des nobles dames<sup>129</sup>. Mais ni le pessimiste ni le mondain ne l'emportent sur

<sup>122</sup> *Ibid.*, pp. 6, 51, 103, 163.

<sup>123</sup> *Ibid.*, pp. 62-64, 77-98.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>125</sup> *Ibid.*, pp. 41-42.

<sup>126</sup> *Ibid.*, pp. 43-45.

<sup>127</sup> *Ibid.*, pp. 97-98.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>129</sup> *Ibid.*, pp. 16-18, 25-28.

l'homme de devoir. Il assumera le commandement de l'armée avec courage, bravoure et une vigueur toute méridionale, en dépit de l'abandon de la Métropole. Ce n'est pas le Montcalm hésitant de Garneau et de Ferland. Il demeure un objet d'admiration. Seul Lévis le surpasse dans l'art de faire la guerre.

**e) Bilan**

La parution de l'ouvrage de Chapais a peut-être incité Routhier à mettre plus d'accent que ses prédécesseurs sur la personne de Montcalm. Cette pièce toutefois ne constitue pas, quant à l'opinion des auteurs dramatiques sur le général, une étape similaire au virage marqué par Chapais dans l'historiographie canadienne-française. D'une part les pièces antérieures à 1911 demeurent fidèles à Montcalm. Elles présentent ce dernier comme un héros admirable et exemplaire. Elles se placent donc davantage dans la perspective de Martin, ou au pire de Parkman, que de Garneau, Ferland et même Casgrain. D'autre part nous n'arrivons pas à percevoir chez Routhier cette lame de fond en faveur de Montcalm qui caractérisait l'ouvrage de Chapais. Au contraire l'auteur de *Montcalm et Lévis* se montre plus nuancé que les autres dans son appréciation. S'il accorde un traitement de faveur, c'est plutôt à Lévis. Il se rangerait alors du côté de Casgrain. Montcalm, personnage dramatique, s'attire néanmoins l'admiration unanime des auteurs. Aucun de ceux-ci n'est prêt à imputer la défaite à sa grande sensibilité ou à sa fougue. Il s'agit là au contraire de la marque d'une grande âme, déchirée certes, mais arrimée au devoir. On le sait: pour susciter l'adhésion, le héros guerrier doit d'abord être humain. C'est alors qu'il mérite d'être imité.

## 3. DOLLARD DES ORMEAUX

## A. Historiens

Dollard est-il un mythe<sup>130</sup>? Pour les fins de cette analyse, la question n'a guère d'importance. Les historiens qui dominent la période couverte par notre étude le considèrent comme un personnage historique qui doit sa renommée à un seul coup d'éclat: le combat du Long-Sault où il a trouvé la mort. Il est donc essentiellement un héros guerrier, d'autant plus que le reste de sa vie se perd dans l'inconnu.

Ce sont Dollier de Casson<sup>131</sup> et Ferland<sup>132</sup> qui décrivent l'événement avec le plus de sobriété. Pour eux, le geste de Dollard parle de lui-même. Faillon manifeste beaucoup plus d'éloquence<sup>133</sup>. Le récit suit de près celui que nous retrouvons dans l'*Histoire du Montréal*, mais il est porté par un sentiment d'exaltation intense:

Dans toute l'histoire profane, on ne trouve rien de plus audacieux, de plus magnanime, que cette résolution de nos dix-sept braves, conçue avec tant de courage et soutenue jusqu'à la fin avec tant de confiance et d'intrépidité<sup>134</sup>.

Parkman poursuit dans la même veine. Dans son étude sur la période du Régime français au Canada, il écrit:

---

<sup>130</sup> Lionel Groulx, *Dollard est-il un mythe?*, Montréal-Paris, Fides [1960], 57 p.

<sup>131</sup> François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal, 1640-1672*, [s.l.n.d.], pp. 80-86.

<sup>132</sup> J.-B.-A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada. Première partie: 1534-1663*, Québec, Augustin Côté, 1861, pp. 455-459.

<sup>133</sup> Étienne-Michel Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, Villemarie, Bibliothèque paroissiale, t. II, 1865, pp. 397-419.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 412.

Daulac was a knight of the early crusades among the forests and of the New World. Yet the incidents of this exotic heroism are definite and clear as a tale of yesterday<sup>136</sup>.

L'admiration vigoureuse de Parkman met en relief le fait d'armes de Dollard sans toutefois trahir le caractère du personnage. Il trouve d'ailleurs une émule au Canada en la personne de Henri-Raymond Casgrain. Ce dernier n'hésite pas à comparer l'exploit du Long-Sault à «tout ce que l'antiquité a célébré de hauts faits et d'actes de dévouement<sup>136</sup>». Il ajoute: «Cette expédition [...] semble un épisode renouvelé du temps des croisades<sup>137</sup>».

Maximilien Bibaud relance ses confrères en rappelant l'épisode des Thermopyles<sup>138</sup>. Puis Thomas Chapais, dans une conférence prononcée le 8 novembre 1910, essaie de raviver le souvenir du jeune commandant au «coeur de preux». Il avertit ses auditeurs: «Ici, Messieurs, nous entrons de plein pied dans l'épopée, et nous n'en sortirons qu'au dénouement de ce récit tragique<sup>139</sup>».

Sous ce flot d'éloquence, l'image du héros demeure remarquablement constante d'une description à l'autre. Celui-ci se définit à travers l'événement qui l'a consacré, il en recueille les caractères: bravoure, courage, audace et hardiesse. L'exploit a été mené avec une ardeur brûlante<sup>140</sup>. Dollard trépignait d'impatience à la perspective de

<sup>136</sup> «Daulac était un chevalier des Croisades perdu dans les forêts du Nouveau Monde. Malgré tout, les péripéties de cet exploit légendaire offrent la même précision et la même clarté qu'une fable contemporaine». F. Parkman, *The Old Regime in Canada*, Boston, Little, Brown and Company, 1874, p. 77.

<sup>136</sup> H.-R. Casgrain, *Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, Québec, Imprimerie de Léger brousseau, 1882, t. I, p. 76.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>138</sup> M. Bibaud, *le Panthéon canadien*, Montréal, Jos.-M. Valois, 1891, p. 75.

<sup>139</sup> T. Chapais, «Dollard et le fait d'armes du Long-Sault», dans *Discours et conférences*, Québec, Imprimerie Garneau, t. II, 1913, p. 328.

<sup>140</sup> E.-M. Faillon, *op. cit.*, t. II, p. 398.

rencontrer l'ennemi<sup>141</sup>. Parce qu'il était jaloux de sa gloire et qu'il avait peur d'en perdre le commandement? Peu importe. Ce qu'il nous faut noter, c'est que tous les récits insistent sur l'énergie et la bravoure de Dollard. Sans doute sa fougue et son impatience manifestent-elles une sensibilité en éveil, mais celle-ci demeure exclusivement orientée vers l'action. Nulle trace de faiblesse. Dollier de Casson, repris par Faillon et Parkman, raconte même que les dix-sept braves coupaient les têtes des Iroquois tombés dans l'attaque et en garnissaient les pieux du retranchement<sup>142</sup>. Ils devaient donc avoir, pour ce faire, l'approbation au moins tacite de Dollard. Du moins nous le supposons.

Nous voilà donc vraiment en face d'un héros guerrier qui trouve sa réalisation dans le combat. Le geste de Dollard est énergique, accompli avec simplicité. Le souffle pathétique appartient à la manière des commentateurs et non du héros. Il qualifie le regard porté sur l'exploit plutôt que le caractère du jeune héros.

Lionel Groulx ne manquera évidemment pas de tirer parti de ce sujet susceptible de fouetter le patriotisme des jeunes. Le 24 mai 1919, il exalte le sacrifice du chevalier Dollard<sup>143</sup>. Le style est flamboyant, ardent, débordant le tracé objectif de la connaissance historique pour pénétrer dans les voies de l'imagination. L'orateur transfère sa fièvre et son émoi sur les acteurs du drame. Ceux-ci prennent un visage. Dollard? Le chef, mais un chef issu du milieu qu'il représente: un jeune homme comme les autres.

D'un côté, donc, il n'est pas différent de cette jeunesse d'après-guerre. Il aime la vie. Il a une mère, des soeurs et des frères peut-être autour de lui. Et une fiancée: pourquoi pas? D'un autre côté, il a été élevé à Ville-Marie, école de courage et de foi chrétienne. Nous voyons

---

<sup>141</sup> F. Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 81; T. Chapais, *op. cit.*, p. 329.

<sup>142</sup> F. Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 83; E.-M. Faillon, *op. cit.*, t. II, p. 403; F. Parkman, *op. cit.*, p. 77.

<sup>143</sup> Discours prononcé à l'occasion du dévoilement de monument Dollard et publié, sous le titre «Au Long-Sault», dans *Notre maître le passé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, pp. 45-51.

ainsi Lionel Groulx construire la dynamique du héros. Le sacrifice était grand: sanglots des êtres aimés, conseils de prudence des moins braves. Si Dollard et ses compagnons ont vaincu «les appels de la chair et du sang», c'est que leur foi et leur patriotisme étaient à la mesure de la grandeur de leur projet.

Le Long-Sault n'est donc pas un lieu de défaite mais de triomphe. Sa mort devient ici un moyen d'apporter le salut et de conquérir la gloire<sup>144</sup>. Pour Groulx, cette épopée n'est pas une tragédie.

### B. Auteurs dramatiques

Alors que la majorité des historiens insistent plutôt sur le combat mené au Long-Sault que sur le caractère de Dollard, les auteurs de théâtre manifestent la tendance inverse. Le phénomène se comprend très bien. Les premiers se retrouvaient devant un personnage dont ils connaissaient peu de chose; ils pouvaient compter par contre sur quelques sources relatant l'événement. Les créateurs, quoique mal à l'aise devant les difficultés de représenter sur scène un combat de ce genre, avaient la liberté d'imaginer Dollard. Ils en ont profité. Jean des Grèves lance d'ailleurs un avertissement au lecteur à ce sujet:

Qu'on ne cherche pas dans ces pages la description de cet héroïque fait d'armes, qu'on ne m'y cherche pas querelle sur un point historique omis, qu'on n'y cherche pas trop d'amour, ou une amplification poétique quelconque; dans toutes ces petites pièces liées entre elles par un fil quelquefois imperceptible, j'ai voulu exalter le patriotisme, faire de Dollard un homme, un homme qui aime, mais qui un jour préfère le salut commun à l'amour pour sa Jeanne...<sup>145</sup>

---

<sup>144</sup> Lionel Groulx, «Au pays de Dollard», dans *Notre maître le passé*, p. 41.

<sup>145</sup> Jean des Grèves, *Dollard*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1920, p. 14. Voir également Bourbeau-Rainville, *Dollard des Ormeaux*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1911, p. 9.

Les auteurs dramatiques vont donc concentrer leur attention sur les préparatifs de l'expédition, stratégie qui permet de mettre en lumière les intentions de Dollard. Ils ont évidemment retenu les vertus de bravoure, de courage et d'audace caractéristiques du héros de l'histoire. Nous voyons celui-ci désireux de se porter au devant des ennemis<sup>146</sup>, indifférent au nombre et à la rage de ceux-ci<sup>147</sup>, ne reculant pas devant la perspective de «souffrances inouïes<sup>148</sup>», déterminé à vaincre ou à mourir<sup>149</sup>.

Le texte de Jean des Grèves cité plus haut nous rappelle le procédé utilisé par Groulx pour dessiner la stature du héros: le conflit entre l'amour et le patriotisme. Comme l'affirme lui-même l'auteur, la pièce trouve dans ce thème sa cohérence interne. Son Dollard résume d'ailleurs tous les autres:

Pour sa Jeanne il aurait franchi fer et mitraille  
 Pour un sourire d'elle il eut bravé la mort,  
 Le devoir et l'amour se sont livrés bataille  
 Et chez lui le devoir demeura le plus fort<sup>150</sup>.

Le *Dollard* de Jean des Grèves ayant été publié un an après la harangue de Groulx, l'emprunt semble évident. Il faut toutefois se rappeler, et nous l'avons illustré plus haut, que l'utilisation de ce dilemme cornélien était fort populaire à l'époque, utilisé sous différentes formes

<sup>146</sup> Hervé Gagnier, *Dollard*, Montréal, Imprimerie des Éditeurs Limitée, 1920, pp. 28-29.

<sup>147</sup> Émilien Gauthier, *Dollard n'est pas mort!...*, Québec, L'Action Sociale (Limitée), 1927, p. 15-16.

<sup>148</sup> H. Gagnier, *op. cit.*, p. 31.

<sup>149</sup> Bourbeau-Rainville, *op. cit.*, pp. 81, 87, 88, 93, 148-149; Jean des Grèves, *op. cit.*, p. 46; H. Gagnier, *op. cit.*, pp. 46-47; Julien Perrin, *Gloire à Dollard*, Montréal, Action française, 1924, p. 10; E. Gauthier, *op. cit.*, p. 16; Laure Conan, «Aux jours de Maisonneuve», dans *Si les Canadiennes le voulaient! Aux jours de Maisonneuve*, Montréal, Leméac, 1974, pp. 140-142.

<sup>150</sup> J. des Grèves, *op. cit.*, p. 27.



## MISE EN SCÈNE DE L'HISTOIRE / 41

par plusieurs auteurs. Bourbeau-Rainville avait d'ailleurs eu la même idée, en 1911, en écrivant son *Dollard des Ormeaux*. Ce moyen, dit-il, permet

de donner tout son relief à la belle figure de ce jeune homme de vingt-cinq ans, Dollard des Ormeaux, en lui mettant au coeur un amour naturel à son âge, en le faisant aimer par une femme digne de lui, vaillante et bonne comme nos mères, et en leur faisant faire à tous deux le sacrifice de leurs affections pour le salut de la patrie<sup>151</sup>.

Cette fabulation va cependant avoir pour conséquence de modifier l'image de Dollard. Les historiens avaient parlé d'exaltation. Bourbeau-Rainville y ajoute l'émotivité. Au coeur de la souffrance, le héros est noyé par l'émotion et il sombre dans le lyrisme romantique. Le désarroi de sa fiancée attire sur ses lèvres des paroles ruisselantes de «pleurs» et de «rosée» où «la fleur et l'âme» trouvent leur fraîcheur<sup>152</sup>. La nature vierge, hérissée de bouleaux et d'épinettes, disparaît momentanément derrière un brouillard lamartinien:

Je me souviens toujours du rivage embaumé  
Où je te vis avec délices...  
Des corolles de gages, en forme de calice,  
Cerclaient ton col et je t'aimai<sup>153</sup>.

La plongée dans le lac romantique trouve sa signification dans cette affirmation catégorique: «Je pars parce que j'aime et choisis la souffrance<sup>154</sup>». Il serait inexact cependant de voir dans cette phrase la manifestation d'un état d'esprit morbide. Si Dollard aime et choisit la souffrance, c'est qu'elle lui fournit l'occasion de prouver sa valeur.

Le héros de Jean des Grèves est encore plus spongieux que celui de Bourbeau-Rainville. Chez lui le sentiment amoureux effectue une trouée

---

<sup>151</sup> Bourbeau-Rainville, *op. cit.*, p. 13.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 86.

par où s'infiltrèrent d'irrésistibles courants d'émotivité. Pour un long moment c'est la débâcle, Dollard se laissant emporter par le flot tumultueux. Si sa volonté est acquise au devoir, son coeur penche du côté de Jeanne:

Deux sentiments l'un à l'autre contraire,  
Mettent mon âme en étrange embarras,  
L'un c'est l'amour, et l'autre c'est la guerre:  
Je veux partir et rester dans tes bras<sup>155</sup>.

Dans la pièce de Bourbeau-Rainville, le héros tire profit de ce dilemme pour montrer son courage et sa force de volonté. Ici il hésite, tergiverse. Jeanne lui apprenant qu'elle renonce à l'amour pour entrer au couvent, il se traîne à ses pieds en suppliant: «[...] ne m'abandonne pas<sup>156</sup>». Son «faible coeur succombe» au désespoir: il abandonne la lutte! C'est le courage de Jeanne qui réussira à raviver sa flamme patriotique. Cependant en dépit de déclarations exaltées, il rampe vers le combat plutôt qu'il n'y court:

Adieu, ma Jeanne, il faut donc que je meure,  
Bien loin de toi, loin de ce gai séjour,  
Sans avoir pu, même à la dernière heure,  
T'entendre dire un simple mot d'amour<sup>157</sup>.

En somme le coeur n'y est plus!

Hervé Gagnier ainsi qu'Émilien Gauthier n'utiliseront pas directement le sentiment amoureux comme ressort dramatique. Ceci n'aura pas pour effet, toutefois, de gommer l'émotivité du personnage. Ce dernier se trouve d'autres raisons de pleurer. En ce sens Hervé Gagnier se situe plutôt dans le sillage de Bourbeau-Rainville que de Jean des Grèves. Son Dollard demeure à la hauteur de la tâche qui l'attend. Son

---

<sup>155</sup> J. des Grèves, *op. cit.*, p. 52.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 52.

## MISE EN SCÈNE DE L'HISTOIRE / 43

courage et sa volonté ne fléchissent pas, même s'il souffre devant la mort prochaine:

### DOLLARD

*([...] des larmes lui montent aux yeux, la voix se voile:)*

Moi aussi j'aurais pu aimer... moi aussi j'aurais pu avoir une femme à chérir, des enfants à qui léguer mon nom et un coin de terre... Adieu les rêves... il faut partir et probablement ne plus revenir.

*(Il penche la tête et garde un peu le silence. Il souffre.)*

Mais qu'importe la mort... il ne faut pas faiblir...<sup>158</sup>

Cette folle du logis... Mais Dollard réussit à surmonter son trouble, à vaincre ses sentiments.

Émilien Gauthier nous présente un personnage quelque peu différent. Il tente d'utiliser la sensibilité comme facteur d'intégration et non comme source d'un conflit intérieur. Parce que sensible, Dollard est plus exalté, plus ardent dans son projet<sup>159</sup>. L'émotion agit comme un ferment de patriotisme et forge un style plutôt oratoire. Il ne rêve pas d'une chaumière mais d'un pays:

Voyez-vous, Père, nous voulons que ce vaste pays, le plus beau du monde avec son grand fleuve, ses rivières, ses lacs admirables; nous voulons, dis-je, qu'il soit chrétien et français un jour! Que mille clochers y dressent vers les cieux leurs croix protectrices! Que le doux parler de France y chante sans cesse la gloire du Créateur! Que la forêt ayant reculé, de gras pâturages et des blés verdoyants le couvrent chaque printemps, et que tout un essaim de peuple fort, sain et heureux y beso-

---

<sup>158</sup> H. Gagnier, *op. cit.*, p. 42.

<sup>159</sup> E. Gauthier, *op. cit.*, pp. 7-12.

gne, protégé par sa foi et ses vertus! Oh! Père!... Ce rêve! Ce beau rêve!...<sup>160</sup>

Dollard manifeste ainsi une verbomanie qui noie la situation dramatique dans un déversement de paroles vides. L'auteur obtient alors un effet bien différent de celui qu'il avait escompté, donnant à son personnage une attitude de rêveur plutôt que de jeune homme énergique. Cette conséquence se trouve accentuée par le fait que Dollard apparaît peu en scène. Nous ne connaissons sa façon d'agir que par l'intermédiaire de récits commentés. Nous l'entendons rêver mais nous entendons parler de son courage. Le personnage disparaît dans le discours général de l'auteur.

C'est Julien Perrin, et surtout Laure Conan, qui semblent être demeurés le plus près des historiens, le premier en appuyant davantage sur l'événement lui-même que sur le caractère de Dollard, la seconde en taillant un Dollard sobre dans son enthousiasme et sa ferveur patriotique. Ce dernier laisse pourtant, lui aussi, une épouse aimée. Mais l'auteur refuse de baigner son héros dans l'émotivité. Il est vrai que le départ de «Monsieur Dollard» n'occupe que deux scènes dans l'ensemble de la pièce.

Si on excepte donc Perrin et Conan, les auteurs dramatiques ont ajouté à la figure de Dollard un élément absent des ouvrages historiques: le lyrisme larmoyant. C'est par là surtout que le personnage prend ses distances par rapport à ceux de l'histoire. On le voulait admirable. Il sort pitoyable.

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 12.

## CHUTE

Au terme de cette étude forcément trop sommaire et qu'il conviendrait maintenant d'approfondir, nous pouvons, sinon esquisser quelques conclusions, du moins marquer des points de repère.

Pour répondre d'abord à la question qui servait d'amorce à l'exposé de notre problématique, il apparaît évident que le héros de cette production théâtrale ne saurait être considéré comme une simple copie du héros historique. Ou, pour nous situer sur un plan plus général, la production théâtrale de cette époque n'est pas un simple relais de l'histoire. L'écart entre le produit et le modèle (parfois avoué) qui a servi de source d'inspiration varie, bien sûr, d'une pièce à l'autre. Mais il demeure, dans l'ensemble, très net. Une telle constatation n'a évidemment rien de négatif. C'est le privilège de l'auteur de prendre ses distances par rapport au réel historique.

Au plan de l'énonciation, la modification s'opère ici de deux façons. Tantôt c'est la perspective adoptée face au personnage qui réoriente le point de vue de l'historien, comme c'est le cas avec Montcalm. Tantôt c'est l'introduction de personnages fictifs qui déclenche une dialectique entre des objets de quête. Dans tous les cas, l'intention de l'auteur est manifestement didactique. Il laisse alors l'impression, malheureusement, que le héros historique n'a pas lui-même une stature suffisante pour occuper une fonction valable dans la stratégie de l'auteur.

Cette faiblesse, mineure chez Montcalm et plus importante chez Lévis, aboutit chez Dollard des Ormeaux à une dissolution du caractère héroïque. Le personnage s'écroule. Ceci était d'ailleurs inévitable. Lorsque le héros de l'Histoire pénètre dans la structure dramatique, il est déjà reconnaissable par un ensemble de caractérisations psychologiques ou morales fondées en l'occurrence sur l'énergie et l'action. Le personnage de théâtre devrait donc s'engendrer par un discours conséquent avec son illustre modèle. Or ce discours est usurpé par l'auteur qui l'utilise comme support pour communiquer sa vision du monde. Le personnage se trouve alors coincé entre la situation historique d'où il est tiré et la situation dramatique où il est placé. Il perd sa fonction de sujet lancé sur un axe

de quête pour devenir, aux mains d'un narrateur-destinateur, un objet de quête proposé au public (lecteur ou spectateur). Il se trouve au surplus écrasé par un énoncé que l'énonciation n'arrive pas à supporter. Dans ces conditions, il n'est plus en mesure de soutenir sa vraisemblance.

Il va de soi que l'écart entre l'intention de l'auteur et sa production réelle irrite davantage le critique d'aujourd'hui soumis à des pressions culturelles différentes de celles qui prévalaient au début du siècle. Car la critique elle-même obéit à la loi du vraisemblable. Et c'est ainsi que le «chef-d'oeuvre» d'aujourd'hui est menacé du même sort que notre héros de l'Histoire. Car il devient, lui aussi, un objet.